

Golda Meir raconte sa vie : cet "homme fort" était aussi une faible femme!

Autor(en): **Meir, Golda / Laffont, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **7 (1977)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-829623>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« C'est l'homme fort de notre gouvernement ! » Cette boutade des Israéliens s'adressait à leur chef de cabinet. Cet homme fort... était une femme, Mme Golda Meir. Avec une fermeté à laquelle le monde entier a rendu hommage, elle a dirigé son pays au moment le plus dramatique, depuis 1969 jusqu'à la guerre « du Kippour » qui lui fit traverser cinq jours terribles. Elle vient de publier chez Robert

GOLDA MEIR

Pas de quoi manger...

Golda Meir a passé ses huit premières années en Russie où elle est née. Ses parents étaient hantés par la peur des pogroms.

— Autre souvenir, qui n'est que trop clair : notre grande pauvreté. Jamais il n'y avait assez de rien — pas de quoi manger, pas de quoi se vêtir chaudement, pas de quoi se chauffer à la maison. Extérieurement, j'avais toujours un peu trop froid ; intérieurement, toujours l'estomac un peu trop vide.

La bouillie de gruau était un luxe rare chez nous en ce temps-là, et d'avoir à partager peu ou prou ma portion, même avec ma petite sœur, m'emplissait d'une cruelle amertume. Chaque vendredi — envers et contre tout — la maison était pleine de gens, appartenant pour la plupart à la famille. Je me souviens de nuées de cousins et de cousines, de tantes et d'oncles. Pas un seul d'entre eux ne devait échapper au grand holocauste des années 40.

Le père de Golda Meir émigre en Amérique où il reste seul pendant trois ans.

— J'étais une enfant, et comme tous les enfants je jouais, je chantais, j'inventais des fables pour ma petite sœur. Avec l'aide de Sheyna, j'apprenais à lire et à écrire, je faisais même un peu d'arithmétique, sans toutefois commencer à aller à l'école, comme je l'aurais dû.

À l'époque où mon père partit pour les Etats-Unis, Sheyna avait 14 ans. Remarquablement passionnée et intelligente, elle devint, pour toujours, l'un des êtres qui a exercé la plus forte influence sur ma vie — peut-être même la plus forte de toutes, hormis l'homme avec qui je me mariaï.



À 14 ans, elle était une révolutionnaire, membre ardent et dévoué du mouvement sioniste-socialiste et, comme telle, doublement dangereuse aux yeux de la police, et doublement passible de sanctions. Ses amis et elle ne se contentaient pas de « conspirer » le renversement du tsar tout-puissant — ils proclamaient aussi bien haut leur rêve : fonder un Etat socialiste juif en Palestine.

Emigrés en fraude

Aux Etats-Unis, le père a enfin trouvé du travail. La famille peut l'y rejoindre.

Nous dûmes traverser la frontière en secret pour pénétrer en Galicie, parce que, trois années plus tôt, mon père avait aidé un ami à parvenir en Amérique en faisant porter la femme et les filles de cet homme sur ses papiers et en prétendant que c'étaient des membres de sa famille. Si bien que, quand vint notre tour de partir, nous dûmes aussi feindre une autre identité.

En réalité, le passage s'effectua grâce à l'argent que ma mère avait miraculeusement réussi à trouver et qui nous permit d'acheter la police. Dans la confusion, la plupart de nos bagages s'égarèrent — s'ils ne furent pas volés. En tout cas, je me rappelle que, par un petit matin glacial de printemps, nous pénétrâmes en Galicie, puis dans la cabane où nous devions attendre le train qui nous conduirait au port. Nous vécûmes deux jours dans cette cabane sans chauffage, dormant sur le sol glacé, avec Zipke, ma jeune sœur, qui pleurait et criait presque tout le temps, jusqu'au moment où, enfin, le train vint la distraire en arrivant.

La traversée de quatorze jours n'eut rien d'une croisière d'agrément. Par-

Laffont un livre très important intitulé « Ma Vie » dans lequel elle raconte ses souvenirs de militante sioniste puis de responsable israélienne, de ministre des Affaires étrangères et enfin de premier ministre.

Cet ouvrage constitue une pierre indispensable dans la construction de l'Histoire contemporaine. Nous vous en présentons quelques passages, ceux qui présentent la face inconnue de « cet homme fort », Golda Meir.

raconte sa vie

qués dans une étroite, sombre et suffoquante cabine, avec quatre autres personnes, nous passions les nuits sur des couchettes sans draps, et le plus clair du jour à faire la queue pour recevoir une nourriture servie à la louche, comme à des bêtes. Le bateau était bondé d'émigrants venant de Russie, pâles, épuisés, tout aussi terrifiés que nous.

Soda et cornet de glace

A Milwaukee (USA), la famille retrouve un père complètement métamorphosé... et imberbe !

— Se refusant à écouter tout argument, le lendemain matin de notre arrivée, il nous força toutes, délibérément, à le suivre dans une expédition à travers les magasins du centre de la ville. Il était horrifié, déclara-t-il, de notre apparence. Nous avions l'air si mal fagoté et nous faisons si « Vieux Monde », surtout Sheyna dans sa robe noire de matrone ! Il insista pour nous acheter à toutes des vêtements neufs, comme si, en nous habillant différemment, il avait pu nous métamorphoser en vingt-quatre heures en Américaines types. Sa première emplette fut destinée à Sheyna ; c'était une blouse accompagnée d'un chapeau de paille à large bord couvert de coquelicots, de marguerites et de bleuets.

« Maintenant, tu as l'air d'un être humain, dit-il à ma sœur. Voilà comme on s'habille, nous autres, en Amérique. »

De rage et de honte, Sheyna fondit en larmes et cria :

« Parle pour toi si tu veux ; mais moi, tu peux être sûr que jamais je ne m'habillerai comme ça ! »

Quant à moi, j'étais ravie de mes jolis habits neufs, de ma bouteille de soda et de mon cornet de glace, sans compter la surexcitation d'être dans un vrai

gratte-ciel : le premier bâtiment de cinq étages que je voyais de ma vie. Dans l'ensemble, Milwaukee me paraissait un rêve. Tout avait l'air si coloré, si frais, comme si l'on venait juste de le fabriquer, et je passais des heures plantée, à écarquiller les yeux devant la circulation et les gens ! L'automobile avec laquelle mon père était venu nous chercher à la gare était la première dans laquelle je montais.

Je me souviens d'avoir regardé avec envie une petite fille de mon âge, en habits du dimanche, bottines hautes et manches bouffantes, pousser fièrement la petite voiture où sa poupée reposait magnifiquement sur « son » oreiller à elle, tout comme je me souviens de mon émerveillement devant le spectacle des dames en longue jupe blanche et des messieurs cravatés et en chemise blanche aussi.

Mon premier achat

La maman tient une crèmerie. Lorsqu'elle s'absente pour faire les courses, c'est la gamine (8 ans) qui reste derrière le comptoir. Elle apprend très vite l'anglais et le parle couramment lorsqu'elle entre à l'école.

— Un événement d'importance (pour moi) survint alors que j'étais en quatrième année. Je me lançai dans ma première activité publique. L'école avait beau être gratuite, à Milwaukee, on faisait verser une somme symbolique pour les livres de classe — somme que beaucoup de nos camarades ne pouvaient payer. De toute évidence, il fallait que quelqu'un prît en mains le problème.

Mon amie Regina et moi peignîmes des affiches annonçant que l'Associa-

tion des jeunes sœurs d'Amérique (nous étions singulièrement fières du nom que nous avions inventé pour notre organisation inexistante) allait tenir un meeting public sur le sujet : les livres de classe. Puis m'étant nommée moi-même présidente de l'association, je louai une grande salle et expédiai des invitations à tout l'arrondissement. Aujourd'hui, il me paraît invraisemblable qu'on ait accepté de louer une salle de réunion à une fillette de 11 ans ; et pourtant le meeting eut lieu comme prévu, un samedi soir, et des dizaines de gens s'y rendirent. Finalement, au cours des grandes vacances d'été, Regina et moi eûmes notre premier emploi : vendeuses — très jeunes vendeuses — dans un grand magasin du centre de la ville. C'était avec un sentiment d'extrême indépendance que, tous les soirs, je repassais ma jupe et ma blouse et que, tous les matins, je partais à l'aube pour me rendre à pied à mon travail. C'était une longue marche, mais le prix des tickets d'autobus que j'économisais servit à m'acheter un manteau d'hiver. Ce fut ma première acquisition avec mes propres deniers.

Fuite devant le mariage

Sheyna, la sœur aînée, s'est fâchée avec la famille. Elle s'est installée avec son mari à Denver. Golda, elle aussi, a des disputes avec ses parents...

— La goutte qui fit déborder le vase : les efforts de ma mère pour me trouver un mari. Elle ne voulait pas me marier tout de suite, bien entendu, mais elle avait terriblement envie de s'assurer non seulement que je me marierais à l'âge jugé « de raison » par elle, mais aussi que, à l'inverse de Sheyna, moi du moins j'épouserais quelqu'un de sérieux. Non pas riche — c'était hors de question — mais en tout cas nanti d'une bonne situation. Le fait était que déjà — discrètement — elle négociait l'affaire avec un certain M. Goodstein, homme aimable, sympathique, relativement aisé et dans la trentaine. M. Goodstein ! Mais c'était un vieux ! le double de mon âge !...

C'est décidé. Golda va fuir, elle aussi, et se réfugier à Denver chez sa sœur. En secret, elle emprunte de l'argent pour payer le train.

— Vint le soir fatidique. J'étais assise dans la cuisine en compagnie de mes parents, comme s'il s'était agi d'une soirée ordinaire ; mais j'avais le cœur très gros. Pendant que mon père et ma mère buvaient leur thé en bavardant, je griffonnai le mot qu'ils liraient le lendemain :

« Je m'en vais vivre avec Sheyna, pour pouvoir continuer à étudier. »

Très tôt le lendemain matin, je partis de la maison et me rendis à la gare pour monter dans le train de Denver. C'était la première fois que je voyais seule, et l'idée que les trains puissent rouler selon des horaires précis ne m'avait jamais effleurée.

Au cours des deux années que j'allais passer à Denver, mon père, implacablement, ne m'écrivit qu'une seule fois. De temps en temps, j'échangeais une lettre avec ma mère.

Un chapeau frivole

A Denver, Golda aide son beau-frère à la teinturerie, tout en continuant ses études. C'est là qu'elle fait la connaissance de Morris Meyerson, un jeune orphelin qui s'est sacrifié pour faire vivre sa mère et ses trois sœurs. Avec Morris, elle va, un soir, assister à un concert.

— J'avais voulu me faire la plus belle possible pour Morris et, la veille, j'étais allée dans un grand magasin à prix unique et je m'y étais acheté un chapeau de paille tout neuf. Il n'y avait plus qu'une seule couleur en stock : un rouge vif, que je pris, non sans méfiance, car il me semblait d'un effet un peu trop frivole. Mais enfin il était très seyant, vraiment, et j'espérais qu'il plairait à Morris, mais celui-ci ne fit même pas attention à ce chapeau !

Ne pouvant plus supporter l'autorité de son beau-frère, Golda s'enfuit, n'emportant que les vêtements qu'elle a sur le dos. Elle se réfugie chez deux amis.

— Malheureusement, le choix de cet asile n'est pas idéal. Mes deux hôtes étaient à un stade assez avancé de la tuberculose et, si j'échappai à la contagion, la seule explication que j'aie trouvée à ce jour est que j'eus, comme disait ma mère, une « naar's mazel » — une chance d'imbécile. Le moins qu'on puisse dire est que ces deux jeunes gens étaient logés à l'étroit dans une seule pièce, avec une minuscule alcôve. L'alcôve, me déclarèrent-ils, était mienne aussi longtemps que cela me chanterait ; mais ils étaient si malades que j'avais le sentiment de ne pas avoir le droit de les empêcher de se coucher tôt et que, par peur de les déranger, je n'osais pas allumer la lumière au-dessus du divan qui me servait de lit. En réalité, le seul endroit où il me fut possible de lire sans les gêner — et sans être gênée moi-même par leurs interminables quintes de toux, la nuit — était la salle de bains. J'y passais presque toutes mes nuits, enveloppée dans une couverture.

Première photo de Golda en Amérique, en 1906. Elle avait 8 ans.



A la même époque, Golda est rap- pelée à la maison, car sa mère est gravement malade.

— Un soir, avant mon départ, Morris m'avoua timidement qu'il était amoureux de moi et voulait m'épouser. Je lui expliquai, tout heureuse, que je l'aimais, moi aussi, mais que j'étais beaucoup trop jeune pour le mariage. Nous convînmes donc de la nécessité d'attendre. Entre-temps, nous gardâmes secrètes nos relations et nous nous écrivions constamment.

Un mariage très simple

Golda milite maintenant dans les rangs des sionistes. Elle veut partir en Israël. Afin de pouvoir la suivre, Morris se marie avec elle.

— Nous nous sommes mariés, le 24 décembre 1917, dans la demeure de mes parents. Le mariage fut précédé par une de mes habituelles disputes avec ma mère, longue et passionnée à souhait. Nous voulions une cérémonie civile, sans invités, sans histoires. Nous étions des socialistes, tolérant la tradition mais nullement liés par le rituel. Nous ne voulions ni n'avions besoin d'une cérémonie religieuse. Mais ma mère m'avait déclaré en termes définitifs qu'un mariage civil serait sa mort, qu'elle se verrait contrainte de quitter Milwaukee dans l'instant même, et que je serais la honte de toute la famille, sans parler du peuple juif, si je ne me mariais pas suivant la tradition. Morris et moi, nous finîmes par céder.

Pour payer le bateau qui les emmènera en Israël, Golda et Morris vendent tout. Ils ne gardent qu'un phonographe ! La traversée est un cauchemar. La nourriture est horrible et les marins se mutinent. Un officier devient fou et le commandant se suicide. Le couple s'installe enfin à Tel-Aviv.

— Il n'y avait dans l'appartement ni électricité, ni salle de bains, ni toilettes : ces commodités partagées avec une quarantaine d'autres gens étaient sises dans la cour. Mais il y avait une petite cuisine et l'on ne nous demandait de payer que trois mois de loyer d'avance.

Morris fut embauché comme comptable, plus ou moins en titre, par une entreprise britannique de travaux publics de Lydda. Et moi je commençai à donner des leçons particulières d'anglais.

Tout le monde avait d'énormes gril- lages pour se protéger des chats abandonnés qui rôdaient partout.

Quand les malles arrivèrent de Naples, elles nous servirent de tables et de divans. Nos biens les plus chers, est-il

besoin de le préciser, étaient notre phonographe et ses disques ; peu à peu, les gens prirent l'habitude de passer, le soir, pour boire du thé et écouter de la musique avec nous.

La chasse aux harengs « frais »

Golda n'abandonne pas son idée de vivre dans un kibboutz. Elle est enfin admise à Merhavia.

— Dans les années 20, la vie dans un kibboutz était très loin d'être luxueuse. D'abord, il y avait peu à manger, et ce que l'on pouvait se procurer avait un goût atroce. A la base de notre régime alimentaire, on retrouvait des céréales aigres, de l'huile non raffinée (achetée aux Arabes dans des outres en peau de chèvre, ce qui lui donnait une amertume épouvantable), un peu de légumes provenant du maigre potager et un invraisemblable plat où entrait du hareng de conserve à la sauce tomate. De ce hareng « frais », nous en mangions tous les matins au petit déjeuner !...

J'entrepris donc vigoureusement la réorganisation de la cuisine. Tout d'abord je proscrivis notre huile atroce. Puis, je fis disparaître du menu du petit déjeuner le hareng « frais » et le remplaçai par des flocons d'avoine.

Chaque soir, avec un lourd fer chauffé au charbon, je repassais religieusement ma robe « sac », tout en sachant que les kibboutzniks, non seulement me croyaient folle, mais me soupçonnaient de ne pas être une vraie pionnière, au fond du cœur.

Même désapprobation à propos des motifs floraux que Morris peignit sur les murs de notre chambre pour la rendre plus jolie, sans parler des histoires que suscitèrent les caisses qu'il peignit aussi et transforma en armoires.

Pendant l'hiver, on me chargea de m'occuper de la basse-cour du kibboutz, et l'on m'envoya étudier dans une école d'agriculture, pendant quelques semaines, les subtilités de l'élevage des volailles.

Golda aime la vie du kibboutz. Elle y est heureuse. Mais son mari...

— Le climat, les crises récurrentes de malaria, la nourriture, le travail épuisant dans les champs, tout cela était trop dur pour lui. Il avait beau faire d'immenses efforts à cause de moi, il devenait de plus en plus clair que, un jour ou l'autre, il lui faudrait quitter le kibboutz.

Il y avait aussi entre nous un désaccord permanent, et important, sur un point très précis. J'aurais beaucoup voulu avoir un enfant ; mais Morris était violemment hostile aux méthodes



Golda vient d'épouser Morris Meyerson. Elle l'admirait pour son intelligence et son sens de l'humour.

d'éducation collective du kibboutz. De même qu'il voulait sa femme pour lui seul, il avait envie que nous élevions nos propres enfants comme bon nous semblerait.

C'est donc à Jérusalem où le couple a trouvé du travail que naîtra le petit Menachem. Golda vivra à Jérusalem « les quatre années les plus misérables ».

En 1926, enfin, la vie devient un peu moins difficile. Un deuxième enfant naît. C'est une fille nommée Sarah.

— En mon for intérieur, j'avais compris que mon mariage était un échec. Morris et moi nous sommes pourtant restés mariés, en gardant toute notre tendresse l'un pour l'autre, jusqu'à ce jour de 1951 où il est mort chez moi (alors que, assez symboliquement, j'étais au loin). Ce que je regrette, c'est d'avoir été incapable de faire, en définitive, un succès de notre mariage.

Golda travaille dur. Le soir, elle veille tard pour raccommode les vêtements de ses enfants. Elle ne cesse de militer et son action la conduit dans divers pays.

Insensiblement, l'épouse, la femme, la mère vont laisser le champ libre à la femme d'action, à la responsable du parti socialiste, totalement dévouée à son pays.

Cette femme qui a connu dans sa jeunesse toutes les faiblesses, toutes les misères, tous les tourments, deviendra, au moment de la tourmente, la personnalité la plus forte de son pays.

Egale aux plus grands mais toujours simple dans sa grandeur.

(Copyright by Golda Meir and R. Laffont.)